

MITCHELL, Elaine Allan, *Fort Timiscaming and the Fur Trade*.
Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1977. 306 p.
\$17.50.

Fernand Ouellet

Volume 33, numéro 1, juin 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303763ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303763ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (1979). Compte rendu de [MITCHELL, Elaine Allan, *Fort Timiscaming and the Fur Trade*. Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1977. 306 p. \$17.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 33(1), 97–98.
<https://doi.org/10.7202/303763ar>

MITCHELL, Elaine Allan, *Fort Timiscaming and the Fur Trade*, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1977, 306 p. \$17.50.

C'est une très longue histoire que raconte ici l'auteur à propos du fort Témiscamingue et des territoires riches en pelleteries qui s'étendent de l'Outaouais jusqu'à la Baie James. Ses origines se confondent presque avec la fondation de la *Compagnie de la Baie d'Hudson* et avec les tentatives subséquentes des traiteurs de la Nouvelle-France pour drainer les fourrures du nord vers Montréal. Elle se clôt peu après le début du XX^e siècle lorsque la région aura été envahie dans sa partie la plus au sud par les entrepreneurs forestiers, par les intérêts miniers et par la colonisation agricole.

C'est donc le récit d'une lutte entre ceux qu'on continue toujours après 1760 d'appeler les *Canadiens* (les marchands francophones et anglophones de Montréal) et les anglais (les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson). Jusqu'en 1788, alors que se constitue progressivement la *Compagnie du Nord-Ouest* et qu'elle étend son emprise sur le Témiscamingue exploité depuis toujours par de petites entreprises, les bourgeois du Nord-Ouest envahissent les territoires de leurs rivaux situés au nord. Ceux-ci répliquent en construisant un poste au lac Abitibi et un autre sur la rivière Moose. Mais la vigueur avec laquelle les Montréalais font la compétition dans cette région tient autant à l'abondance et à la qualité des pelleteries de ce territoire qu'à son importance stratégique. En maintenant la pression au maximum à cet endroit, les directeurs de la *Compagnie du Nord-Ouest* veulent détourner l'attention de leurs adversaires des richesses de l'ouest. Le projet de fonder un établissement à la Baie James visait à combler les disparités au plan coûts de transport des produits importés nécessaires à la traite dans l'ouest. E. A. Mitchell raconte cette évolution dans le détail et elle insiste en particulier sur le prolongement de la suprématie des Montréalais dans cette région. Le déclin de la *Compagnie du Nord-Ouest*, du début du siècle à 1821, est évident dans l'ouest mais, à fort Témiscamingue, il est encore à peine perceptible en fin de période. Aussi les efforts de la *Compagnie de la Baie d'Hudson* pour concentrer après 1821 toutes les activités liées à la traite autour de la baie non seulement rencontrent des résistances mais demeurent incomplets quant à leurs résultats. Lorsque, vers 1830, les entrepreneurs forestiers apparaissent au Témiscamingue, ils sont à l'origine d'un processus qui mine le contrôle de la compagnie anglaise: la prospec-

tion minière, la présence de marchands généraux, le chemin de fer, la navigation à vapeur et l'établissement de colons témoignent de l'émergence d'un nouveau type d'économie et de société.

L'auteur ne fait pas qu'ajouter des détails à une histoire à peu près connue. Sur bien des points capitaux, il innove par rapport à Innis, Wallace et Rich. Les aperçus et les observations sur l'utilisation du canot et du bateau, sur la main-d'œuvre, qu'elle soit indienne, canadienne ou *orkney*, enrichissent cette étude d'une façon significative. Mais nous sommes convaincu qu'il aurait été possible de donner plus d'importance au chiffre dans l'analyse de cette activité régionale: production, importations, main-d'œuvre, prix, salaires et coûts. Il existe certainement beaucoup plus d'informations chiffrées que ce livre n'en révèle à mesure que se déroule le récit. C'est pourquoi nous avons le sentiment que l'auteur est loin d'avoir épuisé la substance de son sujet.

Université d'Ottawa

FERNAND OUELLET